

**Zeitschrift:** Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse  
**Herausgeber:** Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte  
**Band:** 48 (1954)

**Buchbesprechung:** Rezensionen = Comptes rendus

**Autor:** [s.n.]

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Rezensionen — Comptes rendus

**Cent cinquante ans d'histoire vaudoise 1803-1953** (*Bibl. histor. vaud.* XIV). Lausanne, Payot, 1953. 442 p. avec 18 illustrations hors-texte et une carte dessinée d'après celle des *Etrennes pour le canton de Vaud de 1815*.

La Société vaudoise d'histoire et d'archéologie a publié, à l'occasion de l'année jubilaire du canton de Vaud, une série d'études — 26 en tout — consacrées à son histoire politique, littéraire, artistique, scolaire, religieuse, économique et sociale au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XX<sup>e</sup>.

Strictement parlant, seules deux de ces études rentrent dans le cadre de notre Revue : celles que M. Henri Meylan et M. E. S. Dupraz consacrent, le premier à l'Eglise réformée et le second à l'Eglise catholique. M. Meylan donne ce qu'il appelle une esquisse d'un travail à entreprendre, qui correspondrait à celui de Vuilleumier pour la période du régime bernois. Il rappelle la démission collective des pasteurs, en 1845, par protestation contre une mesure exigée d'eux par Druey. Il s'occupe en particulier de la création de l'Eglise libre ou indépendante et explique pourquoi, entre elle et l'Eglise nationale, contrairement à ce qui s'est produit à Genève et à Neuchâtel en 1938, la question de leur fusion ne s'est jamais posée. M. Dupraz trace en quelques pages les débuts, un peu pénibles, du rétablissement du culte catholique à Lausanne d'abord, ensuite dans diverses villes du canton : Vevey, Yverdon, Nyon, Morges, Aigle (1830-40), puis à Rolle, et il énumère la vingtaine de paroisses nouvelles érigées à partir de 1870.

Ces pages toutefois gagnent naturellement à être placées dans leur cadre historique. C'est dire l'intérêt avec lequel on lit le premier chapitre du volume dans lequel M. Louis Junod fixe le point de départ de toute la période qu'il s'agit d'examiner. En 1798 est proclamée la République Lémanique, à laquelle plusieurs communes fribourgeoises de l'ancien Pays de Vaud demandent leur adhésion ; puis, la même année encore, elle devient le canton du Léman. Autrement dit, sous l'Helvétique, deux solutions étaient possibles : le rattachement à la France ou le rétablissement du régime bernois — qui gardait ses partisans. L'acte de Médiation écartera l'une et l'autre.

M. Charles Biaudet, dans une chapitre plus long, montre la répercussion qu'a eue la Révolution de 1830 dans le canton de Vaud et énumère les divers régimes politiques qui s'y sont succédé au cours du XIX<sup>e</sup> siècle : libéral, radical, alliance du premier avec l'extrême-gauche, retour au pou-

voir des radicaux avec Ruchonnet. Il cite les innovations et les actes principaux de chacun de ces régimes, les constitutions auxquelles ils ont donné le jour, et il poursuit son tableau jusqu'aux deux guerres mondiales et même jusqu'aux années de l'après-guerre.

Bien d'autres chapitres mériteraient une mention : celui de M. Charles Roth sur les historiens vaudois (Charles Monnard, Louis Vulliemin, Justin Olivier, Hisely, Herminjard, Henri Vuilleumier, Paul Maillefer, Mgr Besson, Maxime Reymond, Charles Gilliard, pour ne mentionner que les principaux), celui de M. François Gilliard sur l'évolution constitutionnelle, de M. Jacques Bourquin sur la presse, de M. Henri Meylan sur l'Université, de M. Pierre Grellet sur les Etrangers et voyageurs, de M. Louis Junod sur les coutumes et traditions populaires.

La difficulté était de délimiter la matière à étudier. C'est ainsi que M. Pierre Kohler (les Lettres, très bon chapitre) s'est posé la question : faut-il parler aussi des étrangers fixés dans le Pays de Vaud : M<sup>me</sup> de Staël, Benjamin Constant ? et inversement des Vaudois fixés à l'étranger, comme Edouard Rod ? Il n'a, avec raison, exclu ni les uns ni les autres. Une autre difficulté provenait du fait que certains sujets ont entre eux des points de contact très étroits et se compénètrent même quelque peu. On a réussi à tracer entre les différents chapitres une ligne de démarcation précise et exclu les redites, mais renvoyé par contre en note à telle ou telle page du volume où le lecteur trouvera, s'il le désire, le complément du chapitre qui l'intéresse.

M. le Conseiller d'Etat Oguey a, « en guise de préface », écrit quelques pages très suggestives, et M. le Conseiller fédéral Rubattel, dans le chapitre qui termine le volume : « Le canton de Vaud dans la Confédération » a émis des considérations très fines et très justes d'un magistrat qui connaît admirablement ses compatriotes.

*L. Waeber.*

**W. Kaegi : Castellio und die Anfänge der Toleranz.** Basler Universitätsreden, Heft 32. Helbling und Lichtenhahn. Basel 1953.

Werner Kaegis Gedenkrede zum 300. Jahrestag von Castellios Schrift über die religiöse Duldsamkeit bietet einen gehaltvollen Beitrag zur Geistesgeschichte unseres Landes. Der Autor konnte sich im wesentlichen auf die ausgezeichnete zweibändige Biographie von Ferdinand Buisson stützen, die 1892 in Paris erschien. Was trotzdem die ganz persönliche Leistung W. Ks. ausmacht, ist die Kunst, Leben und Denken Castellios in eine knappe Skizze von kaum 30 Druckseiten einzufangen. Dies war umso schwieriger, als die weltweite Wirksamkeit des ehemaligen Basler Universitätslehrers bis in die Geschichte der modernen Menschenrechte herauf verfolgt wird.

Hauptgegenstand der Rede bildet Castellios Schrift « De Haereticis », worin der einstige Mitarbeiter Calvins in Genf, ein halbes Jahr nach der Verbrennung des spanischen Arztes Michael Servet, Kirchenväter und Zeitgenossen gegen die Ansicht, daß man Ketzer mit dem Tode bestrafen dürfe, als Zeugen aufruft. Die Erregung, welche der Ketzerprozeß in Genf in weiten Kreisen heraufbeschworen und sich dann schließlich in Castellios Ketzerbuch

verdichtet hatte, läßt K. mit Recht betonen, daß es schlechterdings unwahr sei zu behaupten, die Verbrennung Servets habe dem allgemeinen Rechts-empfinden seiner Zeit entsprochen (14).

Interessant sind die Motive, welche Castellio zur Verteidigung der Toleranz ins Feld führt : die Ketzerverbrennung sei widerchristlich und könne mit christlichen Argumenten niemals begründet werden ; sie sei lediglich ein « historisches Ergebnis der Verbindung der Kirche mit dem römischen Staate in konstantinischer und theodosianischer Zeit », und erst nachträglich habe man den vergeblichen Versuch unternommen, sie mit jüdisch-altestamentlicher Tradition zu stützen (16 f.).

Worin sieht die Forschung heute das Bleibende von Castellios Wirken und Einfluß ? Dies faßt K. in folgende Thesen zusammen :

Der Protest Castellios gegen die Hinrichtung Servets stellt kein isoliertes Faktum dar ; der Verfasser des Ketzerbüchleins war bloß « der Wortführer in einer Bewegung, die ihre vielfältigen Ursprünge in italienischen und nordeuropäischen Überzeugungen zum Teil vorreformatorischer Herkunft findet » (17).

Die Nachwirkung Castellios in der Geschichte der Ideen reicht « kontinuierlich » bis an die Schwelle der neuesten Zeit.

Sein Einfluß war besonders kräftig im holländischen Freiheitskampf.

Mittels der antitrinitarischen Bewegung sind seine Ansichten « über Polen und Holland nach England und Amerika » gelangt und haben über die Epoche der Aufklärung bis in die Vorgeschichte der Erklärung der amerikanischen Menschenrechte hineingewirkt (17 f.).

Im letzten Abschnitt versucht Kaegi eine Antwort auf die Frage zu geben, ob Castellio wirklich jene Toleranz vertreten habe, die später als Glaubens- und Gewissensfreiheit wiederkehrte. In diesem Zusammenhang stellt er fest, daß die Humanitas in Castellios Kampf gegen Calvin keine Rolle gespielt habe. Er sei zwar Humanist im historischen Sinne des Wortes gewesen. « Aber der Weg vom Humanismus zur Humanitas ist weder ein selbstverständlicher noch ein direkter » (19). Castellio berief sich in erster Linie auf das Neue Testament, wozu sich als modernes Element die Warnung vor Gewalt in Glaubenssachen gesellte. Zum Toleranzproblem warf er eine zweifache Frage auf : die Frage nach dem Verhältnis zwischen weltlicher und geistlicher Gewalt in Dingen des Glaubens und die Frage nach der Möglichkeit, den wahren Häretiker überhaupt zu erkennen. K. geht besonders den zweierlei Wirkungen nach, die von dieser doppelten Fragestellung ausgingen. Die eine, betont er, führte zur Parität mehrerer Bekenntnisse in demselben Staatswesen und schließlich zur Trennung von Kirche und Staat, die andere zur « Auflockerung der theologischen Selbstgewißheit », zur freien Diskussion auch in Dingen des Glaubens (21). So seien die Motive für die Auflösung der kirchlich-staatlichen Einheit im Sinne der mittelalterlichen *civitas permixta* ursprünglich religiös gewesen, und erst andertthalb Jahrhunderte konfessioneller Gewalt hätten dann die säkularisierte Forderung der Toleranz im Namen der Humanität erheben lassen.

Leider geht Prof. Kaegi nicht weiter ein auf das umstrittene Problem der sittlichen Grundlage der Toleranz. Die moralische Begründung, so wie

sie Castellio zu geben versucht, vermag uns nämlich nicht zu befriedigen. Die Toleranz kann ihre sittliche Rechtfertigung nicht in der Annahme der juridischen Gleichberechtigung aller Kulte finden, da der Irrtum nie der Wahrheit gleichgestellt werden kann. Auch Indifferenz in Glaubenssachen von Seiten der Staatsgewalt vermag das Problem nicht zu lösen, und noch weniger ein Freiheitsbegriff, der dem Menschen die unbegrenzte sittliche Möglichkeit einräumt, seinen Glauben selbst zu bestimmen. Die Festlegung der moralischen Grundlage der Toleranz hat von der Würde der menschlichen Person auszugehen, welcher « das Recht zukommt, frei nach der Wahrheit zu suchen » und in einem freien Akt des Willens ihr Leben nach der als echt erkannten Wahrheit zu gestalten. « Die Toleranz wird in diesem Falle zum Ausdruck der schuldigen Achtung gegenüber der menschlichen Person und ihrer Würde als Vernunftwesen, das unabhängig von jedem gewalt-samen Eingriff sich seine inneren Überzeugungen bildet » (P. A. Messineo S. J.: Die Toleranz und ihre moralischen Grundlagen, in « Orientierung » Nr. 1, 1951).

*Hans Wicki.*

**Mélanges Père Girard : Gedenkschrift zur Erinnerung an das Zentenar seines Todes**, publiés par le Comité du Centenaire du célèbre pédagogue fribourgeois. Fribourg/Suisse, Imprimerie St-Paul, 1953. 436 p., 15 pl. hors texte et illustrations. Fr. 15.—

Diese Gedenkschrift möchte mit ihren Beiträgen in deutscher und französischer Sprache die Persönlichkeit P. Gregor Girards als Franziskaner, Pädagoge, Schulmann und sozialen Reformer würdigen und herkömmliche Urteile revidieren und korrigieren. Die Artikel des ersten, deutschsprachigen Teils, der dem Bd. 43-44 (1952) der Freiburger Geschichtsblätter entspricht, greifen einige entscheidende Momente oder größere Abschnitte aus dem Leben des Franziskaners heraus, um daran seine Stellung in der Zeit, seine Weltanschauung und seine politischen und sozialen Auffassungen aufzuzeigen. Eugen Egger weist in seinem Beitrag « P. Girard und Pestalozzi » an Hand des Kommissionsberichtes über Pestalozzis Anstalt in Yverdon an die Tagsatzung (1810), an dem auch Girard beteiligt war, auf die Ähnlichkeit, aber auch auf die Verschiedenheit beider Schulumänner hin: hatte Pestalozzi als bahnbrechender Theoretiker internationale Bedeutung erlangt, so war Girard eher Praktiker, und als fortschrittlich eingestellter Mönch fand er weder in klerikalen noch in liberalen Kreisen Gnade. Besondere Beachtung verdient der Artikel von Hans Wicki über P. Girard und die Freiburger Bischofswahl von 1814-15, nicht nur wegen der Publikation zahlreicher bisher unveröffentlichter Dokumente, sondern auch wegen der vollkommen selbständigen und gerechten Beurteilung von Girards Weltanschauung. Entgegen dem herkömmlichen Vorwurf, Girard sei Kantianer gewesen, weist Wicki darauf hin, daß er zwar Kant eingehend studiert und ihn zum Teil bewundert hatte, ja daß er auch den staatskirchlichen Ideen Wessenbergs sympathisch gegenüber stand, ohne aber dabei vom katholischen Dogma abzuweichen. Im Gegenteil ist es Girards besonderes Verdienst, das ethisch Positive der Aufklärung und ihren Wert für die

Religion gebührend erkannt zu haben. Doch die kirchlich konservativen Kreise, vorab Nuntius Testaferrata, hatten dadurch einen Grund, um bei der Kurie gegen ihn zu polemisieren und ihn vom Episkopat fernzuhalten. Die 71 Dokumente aus den Jahren 1811 bis 1821, die dem Artikel beigegeben sind, sind äußerst aufschlußreich für die Zustände und die Lage der Franziskanerklöster in der Schweiz, aber auch für die Freiburger Bischofswahl von 1814-15 und für die Reaktion der Presse auf die Polemik gegen Girard. Die von Wicki verfaßten Anmerkungen enthalten vor allem nähere biographische Angaben über die in den Akten erwähnten Personen und ihre Bedeutung.

Anton Müller gibt in seinem Artikel « P. Girard in Luzern. 1824-1834 » Aufschluß über Girards vielfältige Tätigkeit in Luzern und die politischen und kulturellen Verhältnisse um 1830, doch vermißt man angesichts der vielen Details die innere Einheit und Geschlossenheit. Ferdinand Rüegg untersucht Girards Abschiedsrede an seine Philosophieschüler in Luzern. — Die zwei folgenden Artikel befassen sich mit den sozialen Bestrebungen Girards : E. Egger weist auf sein Bemühen hin, die Schule allen Kindern zugänglich zu machen und den Lehrplan auf das praktische Leben auszurichten, während F. Rüegg das Verdienst eines Girard-Schülers, des Arztes J. B. Mugglin, an der Verbesserung der kulturellen Zustände im Freiburgischen schildert und dadurch zeigt, wie das soziale Empfinden des Franziskaners auch in seinen Schülern weiterlebte.

Die Beiträge des kürzeren französischen Teils haben vor allem die Erziehungsmethode und die religiösen Auffassungen Girards zum Gegenstand. Auf einen kurzen einleitenden Artikel von Mgr. François Charrière, der vor allem auf den Einfluß von St. Jean-Baptiste de la Salle auf Girard hinweist, hebt Léon Veuthey (*La pédagogie du P. Girard*) die Bedeutung des muttersprachlichen Unterrichts in Girards Lehrmethode hervor, während Léon Barbey (*Grégoire Girard et la pédagogie moderne*) auf dessen Unterrichtsmethode und seine Lehrmittel näher eingeht ; er legt dabei vor allem die Grundlagen und Vorzüge des wechselseitigen Unterrichts dar, aber auch das Mißtrauen besonders des Klerus gegen diese neuartige Idee. Aus dem Aufsatz von Léon Veuthey « *La spiritualité du Père Girard* » geht hervor, wie der Franziskaner bei aller Treue gegenüber Kirche und Dogma in seinen Anschauungen doch stark von Kant und der Aufklärung beeinflußt war, was sich vor allem in seinem Bedürfnis nach Klarheit und in der Betonung der Vernunft bei der Suche nach der Wahrheit äußert ; doch weist der Verf. darauf hin, daß Girard für Katholiken und Protestanten schrieb und predigte. Roland Ruffieux führt mit seinem Artikel « *Le Père Girard et la politique fribourgeoise (1846-1850)* » in die letzten Lebensjahre Girards, in denen dieser eine Mittelstellung einnahm zwischen der Politik des Sonderbunds und dem kirchenfeindlichen Radikalismus : er wandte sich gegen die Beteiligung Freiburgs am Sonderbund. Als er aber nach dem Einzug der Radikalen in Freiburg an die Spitze der Kommission zur Ausarbeitung eines neuen Schulgesetzes berufen wurde, trat er für eine religiös fundierte Schule ein, ohne aber bei der radikalen Regierung immer Verständnis zu finden. Die Ikonographie P. Girards von

Maurice Moullet, eine vollständige Bibliographie, die sämtliche seit Eugen Eggers Biographie (1948) erschienenen Publikationen umfaßt, einschließlich der vielen Zeitungsartikel aus dem Jahr 1950, und ein detailliertes Namens-, Orts- und Sachregister machen diese Gedenkschrift zu einem unentbehrlichen Instrument für die Girardforschung. Wenn sich auch die einzelnen Beiträge zum Teil überschneiden, so ist es doch das Verdienst dieser Publikation, einzelne Probleme des Lebens und der Persönlichkeit P. Girards eingehender zu untersuchen und aufzuklären und dadurch zu einer gerechten Würdigung des lange Zeit umstrittenen Franziskaners beizutragen.

*Hellmut Gutzwiller.*

**Rosemarie Hallenbarter : Das Ursulinenkloster in Brig 1661-1847.** Ein Beitrag zur Walliser Schulgeschichte. Paulusdruckerei, Freiburg in der Schweiz 1953.

Wer sich mit der Geschichte der katholischen Kirche und ihren klösterlichen Gemeinschaften im Wallis beschäftigt, wird Fräulein Hallenbarter Dank wissen für die ansprechende, trefflich fundierte Studie über das Ursulinenkloster in Brig. Besonderes Interesse erhält die Arbeit für das Oberwallis, das dem Kloster St. Ursula in Brig auf kulturell-religiösem wie auf karitativem Gebiete so ungemein viel verdankt. Die Arbeit von Frl. Hallenbarter stellt — auch wenn Wissenschaft ihren eigenen Zwecken zu dienen hat — ein lebendiges Zeugnis der Dankbarkeit für das Kloster und seine Arbeit im Dienste des Oberwallisvolkes und der weiblichen Jugend im besondern dar.

Auch wenn die V. « nicht eine lückenlose Darstellung der Ereignisse von 1661 bis 1847 geben, sondern bestimmte Probleme, wie die Lehrtätigkeit der Ursulinen, das Verhältnis des Klosters zur Gründerfamilie, zum Mutterkloster, zur Stadt Freiburg usw. » (Vorwort) erforschen wollte, ist es ihr doch gelungen, dem Fachwissenschaftler wie dem interessierten Laien, einen geschichtlich gesicherten, fesselnden Überblick über Gründung und Entwicklung des Konventes der hl. Ursula zu Brig zu bieten. Was aber wertvoller und für die Geschichte des Wallis und der katholischen Reform in der Schweiz von weit größerer Bedeutung ist, ist die Aufhellung eben jener oben genannten Probleme. Mit einer echt kritisch-historischen, feinen Einfühlungsgabe werden Dokumente und Ereignisse sachlich abgewogen, gewertet und in die jeweilige geschichtliche Situation eingebaut. Von besonderem Wert scheinen mir die Ausführungen über die Beziehungen zur Gründerfamilie, wofür im neuesten Werke über « Kaspar Jodok Stockalper von Turm » von Pfr. P. Arnold, Mörel (Bd. 1, Tscherrig & Co. Brig), wertvolle Ergänzungen aus den Rechnungsbüchern des großen Stockalper zu finden sind.

Im ersten Kapitel wird ein Überblick geboten über das Mädchenbildungswesen im Wallis bis nach dem Sieg der katholischen Reform (1661). Dabei kommt neben einer Schilderung über die ersten klösterlichen Niederlassungen (Beginentum und eigentliche Klöster) die Lage der Mädchen-

bildung ausführlich zur Sprache. Das Kapitel bietet überdies ein fesselndes Gemälde über die kirchenpolitische Lage im Wallis zur Zeit des großen Reformbischofs Hildebrand Josts.

Kaspar Jodok von Stockalper hat sich um das Kloster in Brig bleibende Verdienste gesammelt. Im zweiten Kapitel geht die Verf. mit viel Liebe und Geschick dem unermüdlichen Bemühen Stockalpers um die Gründung nach. Was hier vielleicht noch in vermehrtem Maße hätte berücksichtigt werden können, wären die machtpolitischen Spannungen der einzelnen Zehnenden, wie sie sich im Kampfe um die Gründung und den Ort der klösterlichen Niederlassungen und Bildungsstätten offenbarten. Schließlich stand ja Stockalper mitten in diesem Kampfe und war zweifellos der Exponent katholischer Reformarbeit im Wallis. Durch eingehendere Schilderung des politischen Hintergrundes hätten die Verdienste Stockalpers gewiß noch besser gewürdigt werden können.

Im dritten Kapitel untersucht die Verf. ausführlich und erschöpfend die Beziehungen des jungen Konventes von Brig zum Mutterkloster in Freiburg. Wir erhalten damit einen anschaulichen Einblick in die Verhältnisse, Sorgen und Schwierigkeiten, in das Bemühen um die Verselbständigung des Brigerkonventes. Im Frühjahr 1672 wurde diese Trennung endgültig vollzogen.

Über die Entwicklung des Klosters von der Abtrennung bis 1847 berichtet der zweite Teil der Arbeit. Dabei wird zuerst die innere Organisation und das Schulprogramm des Klosters geschildert. Hier werden die Beziehungen zu den Jesuiten in Brig, die Schultätigkeit und entsprechend kürzer die karitative Betätigung der Ursulinen gewürdigt. Besonders aufschlußreich sind die Ausführungen über Organisation der Schule (Pensionat und Externat) und über das Lehrprogramm, wenn dabei auch hauptsächlich das Lehrprogramm der Ordensgründerin Anne von Xainctonge zur Darstellung kommt. Auch die wirtschaftliche Entwicklung des Klosters findet ihre Behandlung.

Kürzer, aber ebenso sicher zeichnet die Verf. die weitern Schicksale des Konventes mit dem Einfall der Franzosen und dessen Folgen sowie die Wiederaufbauarbeit nach dieser Prüfungszeit und die Weiterentwicklung bis 1847.

Wir hoffen gern, daß die junge Historikerin noch Zeit und Muße finden wird, auch die neueste Geschichte des Briger Ursulinenklosters, in seinen Ausstrahlungen auf das Schulwesen, die Krankenpflege und Fürsorgearbeit sowie in seinen missionarischen Ausstrahlungen nach Afrika und Indien, zu erforschen und der Öffentlichkeit zugänglich zu machen. Denn Frl. Hallenbarter hat sich ausgewiesen als eine vielversprechende, tüchtige Kraft und als eine Schriftstellerin, die man gerne liest. Sicher kann sie der Geschichte der engern Walliserheimat wie der Schweizer- und Ordensgeschichte noch manches Wertvolle für die Zukunft aus einer großen, aber vergessenen Vergangenheit entreißen.

*Leopold Borter.*

**Histoire de l'Eglise** fondée par Aug. Fliche et Victor Martin, dirigée par J. B. Duroselle et Eugène Jarry, T. IX, *Du I<sup>er</sup> concile de Latran à l'avènement d'Innocent III (1123-1198)*; 2<sup>e</sup> Partie, par **Raymonde Foreville**, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes et **Jean Rousset de Pina**, conservateur de la Bibliothèque de Tunis. Paris, Bloud et Gay, 1953, 388 pages.

M. Jarry fait précéder ce volume de l'avis suivant : « Il arrivait parfois à M. Fliche d'imaginer, sans y croire, qu'il ne verrait pas l'achèvement de la grande œuvre dont il avait été le fondateur, le directeur et le plus important des collaborateurs. Il nous disait alors : « Si je meurs, je souhaiterais que M. Duroselle puisse me remplacer. » C'est aussi à M. Duroselle que les éditeurs ont songé, après consultation des collaborateurs de l'Histoire de l'Eglise, quand M. Fliche nous a quittés », et ceci explique le nom qui, dans les derniers volumes de la collection, se substituera ou du moins s'ajoutera à celui de M. Augustin Fliche.

Ce dernier, après avoir publié le T. VIII : *La Réforme grégorienne* (Cf. cette Revue, 1947, p. 236), avait tenu à faire paraître la première partie du T. IX, consacrée principalement à saint Bernard ainsi qu'aux papes Innocent II et Eugène III. Il avait confié la suite de ce même volume à M. Jean Rousset et à M<sup>me</sup> Raymonde Foreville (l'auteur d'un grand travail sur *l'Eglise et la Royauté en Angleterre sous Henri II Plantagenet*). Dès la fin de l'année 1939, M<sup>me</sup> Foreville avait achevé deux des chapitres du Livre II. Dix ans plus tard, à la demande de M. Fliche, elle accepta de se charger également du Livre III, dont M. Rousset n'avait rédigé qu'un seul paragraphe, et M. Fliche, ayant encore pu prendre connaissance de l'essentiel de ce travail, l'avait approuvé.

La première moitié du présent volume — soit le Livre II du Tome IX, mais avec une pagination nouvelle, ce qui dès lors surprend un peu — nous entretient principalement de deux papes : Adrien IV (M<sup>me</sup> Foreville) et Alexandre III (M. Rousset), d'un empereur : Frédéric Barberousse (M. Rousset), d'un roi : Henri II d'Angleterre (M<sup>me</sup> F.) et d'un archevêque : Thomas Becket (Id.).

Frédéric Barberousse projetait de rétablir l'Empire romain, et tout d'abord de conquérir l'Italie pour se faire ensuite couronner par le pape. Afin de gagner Frédéric à sa cause et de permettre à tous deux de se tourner contre leurs adversaires respectifs : Arnaud de Brescia d'une part, qui dominait à Rome, et l'empereur de Constantinople de l'autre qui, lui aussi, avait des visées sur l'Italie, Adrien affecta de se détacher des Normands de Sicile ; mais il s'en rapprocha de nouveau lorsqu'il s'en rendit compte, pour les avoir expérimentées de plus près, des prétentions de Barberousse. Celui-ci vit dès lors de mauvais œil le pape se réconcilier avec Guillaume I, roi de Sicile, et lui inféoder des terres que lui-même convoitait. Entre le pape et l'empereur, la tension alla s'accentuant. Lorsque prirent fin les déplacements que le second imposait au premier, le pape rentra à Rome, grandi devant l'opinion pour avoir tenu tête à Barberousse : Adrien IV, loin de s'être livré à ses ennemis, comme on le lui a reproché, fut moins

effacé qu'on ne l'a dit ; il ne manquait ni d'habileté ni, à l'occasion, de fermeté. « Ce pape anglais s'avère le plus romain des papes du XII<sup>e</sup> siècle » (p. 39).

Un an après le couronnement, la lutte reprenait entre le sacerdoce et l'Empire : Barberousse s'emparait de Milan et menaçait de descendre plus bas dans la péninsule. C'est alors que mourut Adrien IV, qui venait d'accepter de liguer l'Italie libre contre l'envahisseur.

Au nouveau pontife, Alexandre III, un groupe de cardinaux impérialistes opposa l'antipape Victor IV. Ce dernier avait été nommé avant Alexandre, dont l'élection avait, au surplus, été un peu précipitée. L'hésitation était donc possible. Il y eut émeute, puis schisme et double obédience. Dans l'épiscopat, Victor avait également ses partisans, conduits par Rainald de Dassel. On recourut à l'arbitrage de l'empereur, qui prit cette tâche très au sérieux : il réunit un concile à Pavie qui, comme il fallait s'y attendre, se prononça en faveur de Victor. Alexandre n'y était pas présent, et, bien que sa cause eût gagné du terrain, il partit pour la France, afin d'obtenir l'appui de Louis VII, puis celui d'Henri II Plantagenet en Angleterre, qu'il avait réussi à réconcilier avec le roi de France. Il se montra très ferme au concile réuni à Tours, tout en ménageant l'empereur qui, après la mort de Victor, continuant son rôle d'arbitre, se prononça pour le nouvel antipape : Pascal III.

Alexandre demeura deux ans à Sens. C'est là qu'il reçut Thomas Becket, l'archevêque de Cantorbéry en conflit avec son monarque, Henri II dont il avait, jadis, été le chancelier et l'ami intime. Le roi voulait supprimer les immunités ecclésiastiques, assujettir l'Eglise à l'Etat. Il s'imaginait qu'il trouverait en Thomas un complaisant ministre ; mais l'accès de ce dernier à sa nouvelle dignité : le sacerdoce qu'il venait de recevoir — il n'était encore qu'archidiacre — en avait fait un homme nouveau, nullement disposé à céder, contrairement à certains membres du haut clergé, devant les prétentions injustifiées de son souverain. Menacé d'emprisonnement, victime au surplus de l'hostilité et de la jalouse de l'archevêque d'York, Thomas s'enfuit et passa six années en France. Il assista au concile de Tours. La pape prit évidemment son parti, tout en faisant, au vu d'autres difficultés, certaines concessions à Henri II. Celui-ci rencontra à deux reprises l'archevêque de Cantorbéry sur territoire français, et sembla, du moins la seconde fois, s'être réconcilié avec lui. Thomas reprit dès lors le chemin de l'Angleterre. On sait la suite : le meurtre de l'archevêque, massacre que le roi avait indirectement favorisé par des paroles imprudentes qui lui avaient échappé dans un de ces moments de colère dont il était coutumier. Il fit, après coup, amende honorable, fut réconcilié à certaines conditions et s'en vint en pèlerinage sur la tombe de celui qu'Alexandre voulut canoniser lui-même et qui, par son martyre, avait fait triompher la cause pour laquelle il s'était sacrifié.

Rentré à Rome, Alexandre dut reprendre ses pérégrinations à l'arrivée de Barberousse, qui préconisait la démission des deux papes, solution qu'Alexandre naturellement refusa. L'empereur intronisa alors Pascal III et se fit couronner par l'intrus. La peste l'obligea à rebrousser chemin.

Il prit le parti d'un troisième antipape : Calixte III ; mais, battu à Legnano par les troupes lombardes, il dut accepter les conditions de la paix de Venise qui, après dix-huit ans, mettait fin au schisme. Rentré dans la Ville éternelle — dont il fut chassé encore une fois, si bien qu'il mourut en exil — Alexandre III pardonna à Calixte III, qui fit sa soumission, ainsi qu'aux cardinaux qui l'avaient élu.

Le 3<sup>e</sup> concile de Latran (1179) s'efforça de régler les questions demeurés en suspens pendant le schisme. Ses prescriptions n'ont pas toutes été observées, notamment celle qui interdisait le cumul des bénéfices et qui exigeait la résidence de la part des ecclésiastiques ayant charge d'âmes ; une autre par contre est demeurée en vigueur jusqu'à nos jours : celle qui, pour l'élection du souverain pontife, exige les deux tiers des voix des cardinaux et qui les met tous, à ce sujet, sur le même pied, qu'ils soient évêques, prêtres ou diacres.

Alexandre III, par d'habiles transactions, s'est appliqué à rapprocher des adversaires d'autrefois. « Les manifestations extérieures de soumission, de la part de Frédéric Barberousse, purent apparaître comme une victoire personnelle d'Alexandre III. En outrant l'humiliation subie par le premier, en prêtant au second un intraitable orgueil, la légende postérieure l'amplifia sans mesure » (p. 150). En réalité, c'est en termes modérés que le pape a fait part du succès obtenu et en soulignant que c'étaient des forces d'ordre moral qui avaient eu le dernier mot. Il se rendait compte que, des deux côtés, on avait abusé des excommunications et que l'autorité, même légitime, en était sortie amoindrie. Il s'est par ailleurs bien gardé d'émettre des prétentions théocratiques. Plus juriste que théologien, plus canoniste que philosophe, il a laissé dans les Décrétales la marque profonde de son influence. Son pontificat a été « l'un des plus grands du moyen âge » (p. 188).

Les cinq pontifes suivants sont des hommes déjà âgés lors de leur élection : aucun d'eux ne fut grand, mais la ligne de conduite inaugurée par leurs prédécesseurs se poursuit. Sous le cinquième, Célestin III, se place la 3<sup>e</sup> croisade. Le pape refuse d'en assumer lui-même la direction. L'idée de croisade au surplus a évolué : on s'y prépare par la prière et la pénitence et le but qu'on se propose est de chasser les Musulmans et non plus de les exterminer. Par ailleurs, la tension reprend entre le pape et le successeur de Barberousse : Henri VI, moins doué que son père, mais qui, professant les mêmes principes, s'est mis en tête de conquérir la Sicile. Il meurt encore jeune, en 1197, laissant un héritier de trois ans : le futur Frédéric II.

Pratiquement la Papauté allait disposer de la couronne impériale. « Devant cette perspective inespérée, il n'est pas étonnant que Célestin III, âgé et déjà malade, ait désiré soustraire la tiare aux incertitudes d'une élection et renforcer par la cooptation la continuité de la politique pontificale » (p. 226). Il aurait offert sa démission, à condition qu'on lui donne comme successeur le cardinal Jean de Saint-Paul, un bénédictin de grand mérite et d'une piété exemplaire. Le Sacré Collège ne crut pas pouvoir accepter cette proposition. Il n'en subsiste pas moins que c'est à Jean de

Saint-Paul « plus qu'au futur Innocent III, comme on l'a cru, qu'il faut attribuer le redressement de la politique pontificale en Italie pendant les derniers mois du pontificat ». L'attitude de Célestin III fait contraste avec celle que suivra bientôt Innocent III. « N'usant, comme Alexandre III, que des ressources de la diplomatie, de son autorité morale... et des armes spirituelles à l'exclusion des autres, il fait preuve d'une modération que n'auront plus ses successeurs du XIII<sup>e</sup> siècle » (p. 227).

C'est M<sup>me</sup> Foreville, nous l'avons déjà dit, qui a rédigé presque en entier le Livre III : La vie interne de l'Eglise dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Elle passe en revue les différents degrés de la hiérarchie : le pape, nommé désormais par la pars *major*, et non plus *sanior* des cardinaux. Des cinq élections qui ont suivi le décret de 1179, aucune n'a demandé plus de quarante-huit heures, et les huit papes de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle ont tous été choisis parmi les cardinaux. Avec Clément III d'autre part et pour longtemps, la papauté est de nouveau romainisée. « L'impulsion centrale s'étend à la Chrétienté tout entière par la législation conciliaire et par l'entremise des légats » (p. 247). M<sup>me</sup> Foreville énumère les monarques des différents pays et examine les relations de chacun d'eux avec l'Eglise et elle fait, là aussi, d'intéressantes remarques. Puis elle nous entretient de la société chrétienne, des ordres monastiques, de Cluny en particulier — arrivé à son apogée puis au début de son déclin —, des congrégations érémitiques, des monastères doubles, des ordres militaires et hospitaliers. Elle brosse le tableau de la vie des laïques, envisagée du point de vue moral et social. Puis viennent les hérésies : le néo-manichéisme, les Humiliés, les Vaudois et les moyens de répression employés à leur égard, soit les origines de l'Inquisition. Les dernières pages sont consacrées à la prédication, à la pratique sacramentelle, aux pèlerinages, à la controverse au sujet de l'Immaculée Conception, à la théologie mystique, à l'activité artistique : le drame liturgique, la musique, l'architecture, les débuts de la statuaire gothique et du vitrail, et enfin les universités. « Ainsi s'achève le XII<sup>e</sup> siècle, qui, sur son déclin, réalise la plus haute expression de la civilisation chrétienne » (p. 381).

Les deux auteurs auxquels est dû le présent volume émettent, au cours de leur exposé — nous en avons donné quelques exemples — de suggestives remarques. Ils font ressortir les raisons profondes d'une attitude, rapprochent des traits qui sont de nature à confirmer une opinion ou qui font au contraire ressortir une contradiction et supposent une inconsequence de la part de ceux qui en portent la responsabilité. Ils n'hésitent pas, s'il y a lieu, à dénoncer ce qui, dans l'attitude d'un pape par exemple, témoigne d'une habileté incontestable mais peut-être trop exclusivement humaine : ainsi, comme l'écrit M. Rousset, cette « politique de bascule que, depuis Adrien IV, la papauté avait suivie entre les deux détenteurs du titre impérial comme au temps des Otton et pour la même raison » (p. 152) ; Cette politique continue avec Alexandre III, empêchant que le basileus de Constantinople d'une part et l'empereur germanique de l'autre unissent leurs efforts contre le Saint-Siège ; il se rapproche de Byzance tant qu'il y a du danger du côté de Barberousse, mais traite Manuel Comnène de

quantité négligeable après que Frédéric eut accepté les conclusions de la paix de Venise. Les défaillances sont reconnues et de même les hésitations, ainsi celle qui se manifeste au concile de Latran au sujet de la hiérarchie des pouvoirs ou encore de la validité des ordinations conférées par des évêques schismatiques.

La bibliographie est abondante<sup>1</sup>. Qu'on jette un coup d'œil par exemple sur celle que donne M<sup>me</sup> Foreville au sujet des hérésies ou de Thomas Becket. On peut simplement regretter, quant à ce dernier, que, signalant en note les travaux parus depuis 1939, date à laquelle la rédaction de ce chapitre était terminée, elle n'y ait pas apporté si ce n'est des retouches, du moins quelques compléments. Dans le changement de vie qu'il s'est imposé depuis son accession à l'épiscopat, l'archevêque de Cantorbéry a fait preuve — la remarque est de Dom Wilmart —, d'une humilité peu commune mais poussée parfois jusqu'au scrupule et l'on a fait observer qu'il avait, dans certaines circonstances, été trop peu conciliant, mal jugé la situation et méconnu l'irritation qu'il provoquait chez ses adversaires. Les circonstances qui ont retardé la parution de ce volume et dont l'éditeur s'excuse au début expliquent peut-être pourquoi des remaniements n'ont pas été possibles. On retiendra par contre avec plaisir l'espoir qu'émet le nouveau directeur de la collection de voir se terminer en 1956 cette grande Histoire de l'Eglise.

L. Waeber.

**Ernst Walter Zeeden : Martin Luther und die Reformation im Urteil des deutschen Luthertums. T. II : Dokumente zur inneren Entwicklung des deutschen Protestantismus von Luthers Tode bis zum Beginn der Goetezeit.** — Herder, Fribourg-en-Brisgau, 1952. In-8°, ix + 473 pages.

Dans une synthèse vraiment neuve, W. Zeeden, voici trois ans, avait suivi l'évolution du portrait de Luther chez les écrivains luthériens ; il en publie aujourd'hui les documents. Les textes de quarante auteurs, judicieusement choisis, sont classés selon les quatre périodes distinguées dans le premier tome : luttes de la Réforme, Orthodoxie (XVII<sup>e</sup> siècle), passage à l'*Aufklärung*, dissociation de l'orthodoxie et du libéralisme. Les textes sont situés par des titres de paragraphes et résumés en quelques mots. Lorsqu'ils ont été rédigés en latin et n'existent que dans des éditions antérieures à 1800, ils sont reproduits dans cette langue originelle et traduits. Les autres sont en allemand. Une série de notices fournit des renseignements sur quelque trois cents personnages moins connus. Vingt pages de bibliographie et un copieux index complètent le volume, dont la lecture n'est pas moins instructive ni moins attrayante que celle de la synthèse qui l'a précédé.

M. H. Vicaire.

<sup>1</sup> Nous nous permettons de signaler l'article paru récemment dans notre Revue (1953, p. 48-64) par M. H. BÜTTNER : *Kloster Disentis, das Bleniotal und Friedrich Barbarossa*.

**Bulletin de l'Institut historique belge de Rome**, Fasc. XXVII. Volume jubilaire publié à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'Institut historique belge de Rome (1902-1952). — Bruxelles-Rome, 1952, In-8°, 543 pages, 5 hors-texte et 5 planches.

Vingt-quatre membres du Comité ou anciens pensionnaires de l'Institut historique belge de Rome se sont réunis pour publier un volume à l'occasion du cinquantenaire de leur institution. La plupart des articles de ce volume représentent des études étendues et largement documentées : ainsi les quarante pages consacrées par R. van Compernolle à la date de fondation de Sélinonte. Presque tous concernent ou intéressent l'histoire de l'Eglise. L'article de P. Lambrechts : Les fêtes phrygiennes de Cybèle et d'Attis (pp. 141-170), établit que l'idée de résurrection est absente du culte métroaque avant l'institution du taurobole à Rome par Antonin le Pieux ; ce n'est que vers la fin du II<sup>e</sup> siècle qu'on voit le personnage d'Attis prendre de l'importance, l'idée de rénovation paraître, en attendant que la fête des Hilaries s'introduise au milieu des commémorations lugubres du cycle phrygien de Cybèle. Un certain nombre d'études ont trait à l'histoire économique médiévale : J. Vannérus : Les Lombards dans l'Ancien Pays de Luxembourg (pp. 415-450) ; M. Martens : La correspondance de caractère économique échangée par Francesco Sforza, duc de Milan, et Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1450-1466) (pp. 221-234) ; Ch. Verlinden : Lettres commerciales italiennes d'une firme anversoise (1586) (pp. 507-534). D'autres s'occupent des finances ecclésiastiques : F. Baix : Notes sur les clercs de la chambre apostolique (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) (pp. 17-52. Notices échelonnées d'Innocent IV à Clément VII) ; G. Despy : Bruges et les collectories pontificales de Scandinavie et de Pologne au XIV<sup>e</sup> siècle (pp. 95-110. Drainage des rentrées pontificales par l'intermédiaire de courants commerciaux jusqu'ici peu connus) ; D. van Derveeghde : A propos du monnayage d'or de Jean XXII (pp. 391-394. Ce sont les besoins de guerre qui ont conduit le Pape à frapper monnaie d'or) ; W. Brulez : Le budget de la nonciature de Flandre au XVII<sup>e</sup> siècle (pp. 65-86). F. Vercauteren dresse la portrait caractéristique d'un légiste brabançon, conseiller d'empereurs et de princes au début du XIV<sup>e</sup> siècle : Henri de Jodoigne, légiste, clerc et conseiller des princes († 1352) (pp. 451-506). M. Tourneur, dans son article : Antoine de Bourgogne, duc de Brabant, la papauté et Liège lors du schisme de Thierry de Perwez (pp. 293-316), montre que le nouveau duc, au moment du Grand Schisme, est plus fidèle à la politique traditionnelle du Brabant qu'à celle de la maison de Bourgogne. J. Stiennon compare l'iconographie de saint Augustin d'après deux manuscrits du XV<sup>e</sup> siècle à celle de Benozzo Gozzoli à San Gimignano (1463) : L'iconographie de saint Augustin d'après Benozzo Gozzoli et les Croisiers de Huy (pp. 235-248). C. Tihon : Grâces et faveurs accordées par le cardinal Carlo Carafa pendant sa légation à Bruxelles (1557-1558) (pp. 269-292), L. E. Halkin : Documents liégeois à la bibliothèque nationale de Naples (pp. 111-122. Papiers relatifs à la nonciature Frangipani), L. Van Meerbeeck : L'Instruction de l'internonce de Flandre Antonio Bichi en 1642 (pp. 395-414)

rassemblent et analysent des textes à propos de divers représentants du Saint-Siège. J. Hoyoux : François Van Thienen, chanoine de Notre-Dame d'Anvers (pp. 123-132), évoque une curieuse figure ecclésiastique, tandis que Pl. Lefèvre évoque : L'octroi des insignes pontificaux au doyen de Bruxelles en 1777 (pp. 171-180). En présentant le récit de la visite que Charles Périn fit à Pie IX en 1868, A. Louant, dans : Charles Périn et Pie IX (pp. 181-220), a l'occasion de préciser la prise de position décidée de l'économiste de Louvain contre le libéralisme. Enfin, V. F. De Ruyt, par une brève galerie de portraits : Archéologues belges en Italie (pp. 87-94), rappelle les antécédents de la Section de l'Antiquité, qui fut fondée à l'Institut historique belge de Rome en 1933. Si l'on jette un coup d'œil ensemble sur ces communications, on doit constater que, par leur variété, par la solidité de leur information et la précision de leurs analyses, elles constituent un témoignage significatif de la valeur et de l'efficacité de l'institut auquel se rattachent leurs auteurs.

*M. H. Vicaire.*

## NEKROLOG

### † Hochw. Herr Jakob Battaglia (1879-1953)

Am 15. Dezember 1953 starb in Chur völlig unerwartet H. H. Jakob Battaglia, der über drei Jahrzehnte lang das bischöfliche Archiv in Chur betreute. Der Verstorbene ist zwar nur mit wenigen historischen Veröffentlichungen hervorgetreten, aber seine Verdienste um die Pflege der Geschichte lassen sich auch nicht danach bemessen. Das wissen alle, die jemals seine Dienste oder erfahrenen Ratschläge in Anspruch nahmen oder gar in längerem Zusammensein mit ihm historische Probleme dieser oder jener Art erörterten.

Jakob Battaglia, am 9. August 1879 im bündnerischen Präsanz geboren, 1904 von seinem Onkel, Bischof Johannes Fidelis Battaglia zum Priester geweiht, besaß ohne jeden Zweifel eine echte innere Liebe zu Tradition und Geschichte. Schon als Pfarrer in Cunter (1909-1918) tat er alles für die Sammlung und Erhaltung der Urkunden. Er hinterließ ein musterhaft geordnetes Pfarrarchiv. Wurde ihm bereits 1921 die Sorge für das bischöfliche Archiv in Chur anvertraut, so hatte er doch daneben noch volle 12 Jahre die Ökonomie des Priesterseminars mit weitverzweigten Geschäften zu verwalten. Es war für ihn kein geringes Opfer, sich zu keiner Zeit ungeteilt den Arbeiten im Archiv und der Geschichte hingeben zu können, sondern seine Kräfte nach verschiedenen Richtungen verausgabten zu müssen.

Battaglia zeichnete sich durch ein ungemein besonnenes, zurückhaltendes Wesen aus. Dem entsprach auch ein stets wohlüberlegtes, gerechtes Urteil, in welchem nicht selten auch einige Skepsis mitschwang. Durch unermüdlichen Fleiß hatte er sich aus eigener Kraft in die Kenntnis der mittelalterlichen Urkundenschrift so gut eingearbeitet, daß er hierin manchen